

A woman is shown from the chest up, seated on a plush green velvet chair. She is wearing a rich red velvet dress with a matching jacket. Her accessories include a pearl necklace, a pearl bracelet, and long white gloves. The background is dark and textured.

NICOLE FABRE

La Nuit italienne

ROMAN

NICOLE FABRE

LA NUIT ITALIENNE

1924, Rome.

Dans une Italie où le succès de Mussolini ne fait que croître, la jeune Giulia, 13 ans, refuse de rejoindre les jeunes femmes fascistes. Indisciplinée, elle défie les règles édictées par sa famille bourgeoise et se lance à corps perdu dans sa passion pour l'art et la littérature.

Devenue journaliste pour Margherita Sarfatti, la redoutable maîtresse du Duce et la femme qui domine tout le milieu de l'art italien, Giulia se trouve partagée entre son amour pour un talentueux peintre antifasciste et son attirance pour le sensuel et dangereux Italo Balbo, ministre proche de Mussolini.

Alors que le monde est sur le point de basculer, la jeune femme aura besoin de toute sa détermination pour naviguer au cœur des heures les plus sombres et dangereuses de l'histoire.

Après des études de lettres et d'histoire, **Nicole Fabre** a publié six romans ayant pour toile de fond les plus grands moments de l'histoire. *La Nuit italienne*, son best-seller paru aux éditions JC Lattès, est le premier livre d'une série en deux tomes.

Texte intégral

ISBN 978-2-36812-635-6



9 782368 126356

8,90 euros
Prix TTC France

Rayon : Littérature française


CHARLESTON
POCHE

www.editionscharleston.fr

LA NUIT
ITALIENNE

© 2006, éditions Jean-Claude Lattès

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2021
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-635-6

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)
et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication éco-responsable !
Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre
passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande atten-
tion pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu
de forêts gérées durablement.

Nicole Fabre

LA NUIT
ITALIENNE

Roman

JC Lattès

*À mes enfants, Rémi et Lisa, pour qu'ils sachent
être vigilants afin de rester libres.*

« C'est la nuit qu'il est beau de croire à la lumière. »

Edmond Rostand

« *Chiusi in quelle mura io e i miei compagni avevamo
la forte convinzione di essere fra i pochi
uomini liberi in Italia.* »

« Enfermés dans ces murs, mes compagnons
et moi avions la forte conviction d'être parmi
les rares hommes libres d'Italie. »

Vittorio Foa

1.

1924

Rome, chambre des députés, 30 mai

« **P**our le saccage de la maison de Francesco Saverio Nitti, via Alessandro Farnese, par un groupe fasciste, je demande l'invalidation des élections du 6 avril et le retrait de tous les députés fascistes.

« Pour l'agression du député libéral Giovanni Amendola, frappé au visage et à la nuque à coups de *manganello*¹, près de son domicile de la via di Porta Pinciana, par une bande de squadristes², je demande l'invalidation de tous les députés fascistes.

1. Gourdin.

2. Membres d'escouades fascistes organisant des « expéditions punitives » à coups de matraques et d'huile de ricin dans les campagnes et les banlieues « rouges ». Intégrés à la Milice du parti, ils deviennent la garde prétorienne du PNF.

« Pour les blessures infligées au député unitaire Nino Mazzoni, au siège du journal *La Giustizia*, à Milan, par le responsable fasciste de Brescia, Augusto Turati, je demande l'invalidation de tous les députés fascistes.

« Pour avoir contraint, toujours à coups de *manganello*, le candidat populaire Pasculli à se retirer des élections, à Andria, je demande l'invalidation de tous les députés fascistes. »

La voix est claire et les mots claquent en dépit des huées qu'ils provoquent. Le député socialiste unitaire Giacomo Matteotti reprend son souffle et fouille la salle des yeux, obligeant Salandra, Orlando et d'autres « figures » ayant pactisé avec les fascistes pour conserver leur siège à détourner les leurs. Impitoyable, il poursuit :

« Pour les antifascistes auxquels la Milice a barré l'accès aux bureaux de vote, pour ceux contraints de s'exiler ou battus à mort, pour l'incendie des journaux d'opposition et pour la disparition de certains bulletins de vote, je demande l'invalidation de tous les députés fascistes ainsi que le remplacement, à la tête de la police, du fasciste De Bono. »

À cette dernière requête, les protestations se transforment en cris de fureur, puis en injures, surtout de la part de Giunta qui, la lèvre mauvaise, au nom des squadristes du Parlement, réfute toutes les accusations.

Matteotti passe un doigt entre son col blanc et son cou en sueur. Cette heure et demie passée à dénoncer, preuves à l'appui, les pressions subies par les partis rivaux de la *Listone* victorieuse l'a épuisé.

Par pudeur, il en a exclu les violences et sévices qu'il a lui-même endurés, le 12 mars, d'une bande squadriste. Ses prunelles claires parcourent la salle où siègent désormais 275 députés fascistes. Mussolini peut être satisfait de la campagne de terreur menée dans toute l'Italie par ses *ras*¹ : la *Listone* vient de l'emporter avec 66 % des suffrages, soit la majorité absolue.

Soudain, des voix s'élèvent des rangs de l'opposition pour appuyer la révolte de Matteotti. Parmi elles, celles de ses collègues socialistes Modigliani et Gonzales, du républicain Facchinetti, du populaire Gronchi et surtout du libéral Giovanni Amendola, chef de l'opposition constitutionnelle qui prend la parole en dernier. Tous le soutiennent en dépit de la virulence de Giunta et des poings levés de ses amis en chemises noires. L'ambiance est explosive. Des députés bondissent de leur siège et en viennent aux mains.

Jurant avec l'excitation générale, bras croisés, lèvres serrées, blême, Benito Mussolini fixe en silence celui qui vient d'oser prononcer ce long réquisitoire contre lui et ses partisans fascistes et qu'il surnomme « le socialiste millionnaire ». Que cet homme beau, élégant et riche, qui se targue d'un idéal de gauche, veuille lui donner des leçons, à lui, l'ancien pauvre, le rend fou. Jamais il n'aurait dû lui permettre d'arriver jusque-là.

1. Chefs. Les principaux lieutenants du Duce étaient appelés ainsi en référence aux chefs de guerre éthiopiens.

Malgré la bagarre qui fait rage dans l'hémicycle, Matteotti achève son discours. Il promet, lors de la prochaine séance, des révélations sur les liens entre la franc-maçonnerie et le Parti National Fasciste ainsi que sur les malversations de certains de ses dirigeants. Puis il quitte sa place. La violence est si palpable dans la houle qu'il soulève sur son passage qu'il se demande s'il va atteindre la porte sans être attaqué par les « chiens de garde » de Mussolini. En passant près de ce dernier, leurs regards se croisent. Aucun ne baisse les yeux.

Devant le palais de Montecitorio, échauffés par cette séance terminée en foire d'empoigne, les députés fascistes veulent encore en découdre avec leurs adversaires et les défient du geste et de la voix. Mussolini tente de les calmer. Mais Giunta, hors de lui, ne renonce pas et excite les autres contre l'homme qui a osé s'en prendre à eux.

— Pas ici ! jette Mussolini, si violemment que l'autre s'interrompt enfin. Pas ici ! répète-t-il plus bas, indiquant le photographe de presse qui approche.

D'un signe, il donne l'ordre à ses partisans de se disperser. Ils s'exécutent, non sans un dernier regard vers Matteotti et quelques-uns de ses compagnons socialistes qui font bloc autour de lui. Voyant les fascistes s'éloigner, Giovanni Cosattini soupire, soulagé.

En l'étreignant pour prendre congé, Matteotti laisse tomber :

— Maintenant, préparez-vous à faire mon oraison funèbre.

* * *

Les arbres frémissaient sur le *Lungotevere* en cette fin d'après midi. Il faisait doux et Ulla, la gouvernante allemande, prenait son temps pour ramener de l'institution privée les filles du notaire Pietro Diacalone. Comme chaque jour, à la demande de la *signora*, elle avait récupéré au passage Ottavia, la fille de Rosetta, la cuisinière, qui, elle, fréquentait la *scuola media*¹ publique.

En marchant, Ulla sortit d'un petit sac une poignée de miettes et la lança aux pigeons. Ses longs bras maigres traçaient dans l'air des arabesques sans grâce ; une dolence soudaine lui rappelait que l'été approchait et qu'elle n'avait pas vingt-cinq ans. Devant, les petites poursuivaient leur chemin en bavardant, leur cartable à la main.

Les filles du notaire ne se ressemblaient ni physiquement, ni moralement. Sept ans qu'Ulla leur apprenait les bonnes manières en allemand, langue dans laquelle elles devaient exclusivement s'adresser à elle.

Giulia, l'aînée des Diacalone, âgée de treize ans, s'avérait la plus douée. Pourtant, Ulla ne l'aimait pas. Impossible d'obtenir quoi que ce fût de cette enfant rebelle à toute forme de discipline. Valeria, sa cadette d'un an, se montrait plus souple et savait faire oublier sous des sourires son allemand laborieux et sa réflexion limitée.

1. Équivalent du collège en France, fréquenté par des enfants de onze à quatorze ans.

Loin des pensées de la gouvernante dont elle oubliait fréquemment la présence, Giulia balaya d'un revers de main les boucles brunes qui retombaient sur ses yeux noirs. Aux dires de son grand-père, elle ressemblait davantage à un griffon exubérant qu'à ses lisses parents. À cette heure, son ruban ne serrait plus que quelques mèches et sa robe semblait être passée sous un tram.

Tandis que sa blonde sœur, à la tresse encore impeccable, rapportait à une Ottavia médusée la façon dont elle avait soustrait à sœur Regina durant la récréation le corrigé de la dictée, Giulia rongea distraitement un ongle taché d'encre violette. Elle non plus n'était pas pressée de s'enfermer dans l'appartement.

— Si on jouait au jeu des couleurs ?

Valeria acquiesça et se tourna vers Ottavia.

— Donne-m'en une !

— C'est pas parce que je suis la plus jeune que ça doit toujours être moi ! s'insurgea Ottavia, jolie petite rousse au visage constellé de taches de son.

— Je me fiche de tes onze ans ! asséna Valeria qui n'en avait qu'un de plus. Tu dois faire ce que je t'ordonne.

Giulia s'arrêta net. Elle ne supportait pas la façon dont Valeria ne cessait d'écraser la petite. De constitution fragile, ne pouvant plus compter sur un père mort durant la guerre, à Caporetto, Ottavia était à protéger.

— Tu n'as aucun ordre à lui donner, tu entends ! Ottavia est comme notre sœur !

— Une sœur des pauvres alors ! Elle porte ma vieille robe !

Voyant les larmes envahir les prunelles dorées d'Ottavia, Giulia bondit et empoigna le col de dentelle de sa cadette, resté jusque-là immaculé.

— Une robe qui t'allait comme un sac et dans laquelle elle est beaucoup plus belle que toi ! Tu voulais une couleur ! Je te la donne : bleu comme tes yeux de garce et ta langue de vipère quand je t'aurai étranglée, sale peste !

Valeria roula des pupilles effarées. Habituee à planter des poignards dans le dos, les explosions de son aînée la paniquaient.

— Ulla ! *Zu hilfe*¹ !

— *Mein Gott*² ! Elles se battent encore !

La décence l'empêchant de courir, Ulla rejoignit les combattantes en quelques enjambées.

— C'est encore toi qui as commencé, Giulia ! jeta-t-elle en allemand, en les séparant. Tu veux que ta mère te ramène chez le père Giovanni pour qu'il chasse le démon de ta tête ?

— Il est là le démon ! protesta Giulia dans la même langue, désignant Valeria qui prenait l'expression d'un ange martyrisé.

— *Ruhe*³ ! intima Ulla.

— *Ja ! Ruhe ! Ordnung !* se rebella Giulia.

Puis, dans un français que leur apprenait sœur Martine au collège :

— *Toujours la paix, la discipline ! Retourne à Berlin manger tes patates et fiche-moi la, la « ruhe » !*

1. À l'aide !

2. Mon Dieu !

3. La paix !

Le visage rose d'Ulla vira à l'écarlate. Ses yeux parurent plus pâles, son nez, plus long.

— *Was hast du gesagt ? Was¹ ?*

Ottavia qui n'apprenait ni l'allemand ni le français ne comprit goutte mais les traits déformés de la gouvernante étaient parlants.

— Ulla, laisse-la ! la supplia-t-elle en italien. C'est pas de sa faute !

— Jamais de sa faute !

Mais Giulia n'écoutait plus. Un peu plus loin, une Lancia qui avançait lentement venait de s'arrêter le long du trottoir. Deux hommes en jaillirent et abordèrent un passant vêtu d'un élégant costume. Il parut refuser de les suivre. Le saisissant par le bras, ils tentèrent de l'entraîner de force.

L'autre joua si fortement des coudes pour se dégager que l'un de ses agresseurs se retrouva à terre. Jaillissant de la voiture, un troisième individu bondit sur celui qui résistait et le frappa violemment au visage avec quelque chose de métallique autour de son poing. Sonnée, la face en sang, la victime trouva encore le courage et la force de se débattre.

Mais les autres avaient pour eux le nombre. Sans plus se soucier d'être remarqués, ils empoignèrent le malheureux par le revers de son veston et le jetèrent dans le véhicule qui démarra en trombe alors que le dernier agresseur était encore sur le marchepied. À l'intérieur, tandis qu'ils s'éloignaient, la lutte continuait.

La scène avait été fulgurante et nul n'y avait prêté attention. À l'exception d'un vieillard assis sur un banc qui nota quelque chose sur un coin de journal,

1. Qu'as-tu dit ?

et de Giulia qui vit nettement le captif jeter un papier par terre avant d'être emmené. Elle se précipita. Il s'agissait d'une carte de chemin de fer. « Giacomo Matteotti », lut-elle, avant de la glisser dans sa poche.

Elle n'en dit mot à Ulla et ses compagnes qui se demandaient ce qu'elle faisait et attendit le retour de son père pour frapper à son bureau.

Dès qu'il lut le nom, Pietro blêmit. Sous le regard effaré de sa fille aînée, il déchira la carte :

— N'en parle à personne, tu as compris ? Surtout pas à ton grand-père. Tu n'as rien vu. Et cette carte n'a jamais existé.

Stupéfaite, Giulia secoua la tête et voulut protester. Mais l'homme aux cheveux grisonnants dont le visage oblong paraissait jaune sous la lampe leva la main pour lui imposer silence. L'acajou du bureau de la bibliothèque parut plus sombre à la fillette. L'odeur des meubles cirés lui donnait soudain la nausée. Excepté dans la cuisine, royaume de la grosse et rassurante Rosetta, l'appartement entier empestait l'encaustique.

Pietro s'accroupit auprès de sa fille et détacha ses mots :

— Il faut que tu apprennes à te taire, Giulia. Dans notre famille, on ne parle pas. Jamais.

* * *

Deux mois plus tard, aux environs de Rome

Giulia commença à tirer doucement sur un fil échappé d'une broderie de la nappe. Ces repas dominicaux ponctués de conversations ronronnantes la

mettaient à la torture. Les dimanches se succédaient mais les convives restaient les mêmes : ses parents, sa sœur, l'oncle Costanzo, responsable financier dans une banque romaine, Marta, son envahissante épouse, sœur du notaire, et Flavio, leur fils de quinze ans, qui s'empiffrait sans se soucier de la graisse qui lui mangeait les joues. Heureusement, Emilio, le grand-père qui vivait chez Giulia, mettait de la couleur. Il y allait toujours de sa note discordante, de son verbe clair et percutant, craint de tous.

Les doigts occupés à déliter la nappe, Giulia oublia son potage. Il n'y avait que sa mère pour continuer à commander un bouillon de viande brûlant par cette chaleur. Même avec des courgettes et des oignons en tranches, cela ne donnait pas envie. Sitôt avalé, sitôt transpiré. C'eût été si bon de mordre dans une tomate fraîche...

La jeune fille suivit des yeux un rayon de soleil qui traversait la salle à manger pour achever sa course sur un siège marron et vert, comme un suicide. Les armoires, la lourde table en noyer, la vitrine aux photos jaunies, le piano noir et poussiéreux, rien dans cette pièce n'évoquait l'été. Giulia se résigna au supplice. Si elle aimait les journées passées à courir la campagne, elle détestait cette maison familiale aux teintes fanées. Trop sombre. Trop étouffante. Trop tout. C'était un crime de ne pas déjeuner sur la terrasse ombragée d'une vigne grimpante ; dessus, les raisins mûrissaient. Il était midi et les hautes herbes devaient être brûlantes sous la lumière blanche.

La jeune fille effleura ses seins sous la robe légère et retint un juron. Elle ne se trompait pas. Ils poussaient. Et puis, il y avait ces règles survenues

quelques semaines auparavant dont sa mère prenait prétexte pour tenter de lui faire observer un maintien plus digne.

Peine perdue. Sitôt assise, Giulia ressentait des démangeaisons dans ses jambes de sauterelle. Il lui fallait courir. Cette taille qui refusait de se marquer lui rappelait qu'elle restait une enfant. Cependant... elle devait s'avouer que le bel Adriano, le fils des voisins avec lequel elle jouait parfois au tennis, lui plaisait bien.

Sous le regard réprobateur de sa mère, elle rendit à Rosetta son assiette à potage pleine. On attendait le plat de viande. Giulia sortit la petite pièce de monnaie préparée à cet effet et patienta : pile, c'était l'escalope au marsala avec les petits pois au jus, face, le rôti de bœuf en gelée garni de haricots verts. Si elle gagnait, elle irait proposer à Adriano une baignade dans la rivière. Sous son talon, la pièce stoppa sur pile.

Perdu ! Consternée qu'on lui commandât toujours le même menu, le dimanche, Rosetta, la cuisinière, s'avancait avec un plat de rôti de bœuf aux haricots verts. La fillette fit la grimace. Elle en avait assez de ces bouillons et de ces légumes de carême. D'où sa mère tenait-elle qu'il fallait manger ça en plein été pour bien digérer ? Canicule ou pas, Giulia, elle, adorait les pâtes fraîches et la divine sauce tomate de Rosetta recouverte de parmesan : pour ce « plat de pauvre impossible à manger proprement » l'enfant aurait subi, ce jour-là, deux messes de Pâques sans broncher. Elle réfléchit et mesura sa pensée : même pour les pâtes de Rosetta, deux messes lui paraissaient beaucoup. « Une, oui »,

soupira-t-elle en son for intérieur quand l'assiette lui revint avec la tranche de bœuf à laquelle même le sel était interdit : mauvais pour la santé.

Face à elle, sa sœur découpait délicatement la sienne, sous l'œil approbateur de Chiara, leur mère. Celle-ci, toujours très droite sur sa chaise, tourna son col blanc serti de perles vers sa fille aînée. Une fois de plus, ses yeux bruns étirés vers les tempes se plissèrent, lui ôtant toute beauté. Le tour de l'assiette de Giulia était déjà poisseux. Sans s'en soucier, celle-ci continuait discrètement à déliter la nappe.

Emilio profita du concert de mastication pour placer son pavé :

— À qui fera-t-on croire que ce fils de pute de Mussolini n'a pas ordonné l'assassinat de Matteotti ? Ça ne lui avait pas suffi de le faire bastonner par ces vauriens de squadristes, il fallait qu'il le tue !

Chiara, sa fille, avala de travers et se mit à tousser. Impitoyable, son père reprit :

— Tu t'étrangles avec quoi ? Il n'y a pas d'os ! Alors, Pietro, que penses-tu de ce crime ? C'est un crime, non ? On a bien retrouvé du sang sur son veston ? Pauvre socialiste ! Vous avez raison d'être fascistes avec Costanzo ! C'est plus prudent par les temps qui courent !

— Et plus intelligent, Emilio, sauf votre respect ! ne put se contenir Costanzo dont le gros visage s'était empourpré sous l'insinuation. Ce Mussolini fait barrage aux bolcheviks et on lui doit un retour à l'ordre dans le pays.

— À coups de *manganello* et d'huile de ricin ! Tu as déjà tâté du *manganello* sur ton gros cul, Costanzo ?

— Père ! gémit Chiara.

Avec des doigts tremblants de colère, Costanzo rétablit la longue mèche noire gominée sensée masquer son crâne dégarni. Une fois de plus, il s'était laissé prendre aux provocations de ce vieux fou.

Emilio jubilait. Il exécrait ce gras banquier aux costumes clairs et à la chevalière ostentatoire qui incarnait trop bien cette bourgeoisie d'affaires à laquelle on devait l'arrivée des fascistes au pouvoir. Pourtant, le vieil homme avait cru lui aussi en Mussolini lorsque celui-ci était socialiste et combattait l'injustice. Comme lui, il avait enseigné dans une école de village et désiré que les choses changent dans cette pauvre Italie. Mais jamais Emilio n'eût songé que cela s'achèverait dans un tel climat de violence et que l'ancien leader de gauche laisserait battre à mort par ses hommes de main ses premiers compagnons de lutte. On lui assenait que tout cela survenait à cause de la guerre, de cette victoire mutilée par le traité de Versailles qui avait humilié le pays et fait jeter des pierres aux soldats qui rentraient ; que ces hommes, par dépit, par désespoir, s'étaient tournés vers le fascisme. Mais pour Emilio, cela n'excusait pas la terreur qu'instauraient ces chemises noires sans foi ni loi.

Son gendre se racla la gorge pour évacuer ce sujet dérangeant. Le vieillard fit mine de ne rien remarquer. Celui-là non plus, il ne le supportait pas : avec son absence d'odeur et de couleur, il était peut-être pire que ce gros jambon de Costanzo ! Quel charme sa fille Chiara avait-elle pu trouver à cet insipide notaire, de dix ans son aîné ? Pour le suivre, elle avait quitté cette belle maison au cœur de la campagne qui n'était plus ouverte qu'une fois

l'an, en été, pour aller s'enfermer dans un sinistre appartement de Rome.

Emilio s'en voulait d'avoir accepté de les rejoindre à la mort de sa femme. Partager le toit de ces deux êtres, aussi gais et chaleureux qu'un couple de carpes, lui mettait le sang en ébullition.

— Giacomo Matteotti ? Ils l'ont assassiné ?

Tous se tournèrent stupéfaits vers Giulia qui avait parlé dans un souffle. Elle regardait son père, des questions plein les yeux. Mais Pietro, qui intérieurement maudissait son beau-père, la fixa d'une telle façon qu'elle se tut.

Chiara reposa ses couverts. Après son père, voilà que sa fille s'y mettait. Que se mêlait-elle de politique à son âge ? À croire que le vieil homme lui avait glissé la pièce pour qu'elle en rajoutât.

— Giulia, que veux-tu faire plus tard ? demanda Marta, pour alléger l'atmosphère.

— menteuse, comme papa ! lui retourna l'enfant, soutenant le regard meurtrier de celui qui l'avait réduite au silence.

Oubliant son calme légendaire, sous les exclamations horrifiées des convives et le rire étouffé du grand-père, Pietro bondit de son siège et désigna la porte à sa fille aînée :

— Dans ta chambre ! Tout de suite ! Jusqu'à ce soir !

Giulia sortit le plus dignement possible, gravit deux à deux les marches inégales et rabattit la porte de son antre derrière elle. La révolte lui dévorait le cœur. À part Emilio, elle les détestait tous, ces hypocrites ! Elle ignorait qui était ce Matteotti mais

il avait été agressé sous ses yeux, et si son père avait prévenu la police, il ne serait peut-être pas mort.

Se détournant de la tapisserie couverte de pervenches délavées, elle s'assit devant sa coiffeuse et s'empara de ses pastels. D'une main rageuse, elle commença par Pietro, son père qui à cette heure lui faisait honte, insista sur sa maigreur, ses traits sans expression : un notaire auquel on confiait ses secrets et qui du silence avait fini par faire sa religion jusqu'à se taire devant un crime. Prenant une autre page, elle s'attaqua à sa mère, la respectabilité incarnée : jamais un faux pli sur ses jupes sombres. Aucune mèche hors du chignon blond cendré. Des mains blanches qui ne savaient ni caresser ni étreindre. Le contraire de son père, le vieil Emilio, le facécieux Emilio qui avec Rosetta, la cuisinière, étaient les deux seules personnes chaleureuses de cette maison.

Longtemps, l'enfant dessina. Son tracé habile lui permettait d'évacuer tout ce qu'elle gardait dans la gorge et qui l'étouffait. La famille entière y passa, même Ulla, partie comme chaque année passer les vacances d'été chez elle, en Allemagne.

Soudain, le soleil se posa sur sa main, comme une invite.

En bas, ils achevaient de prendre le café dans un silence tendu. Seul Emilio s'amusait à écraser bruyamment les mouches sous son verre à liqueur, juste pour le plaisir de voir sursauter Marta qui somnolait dans son double menton. Il ignorait pourquoi la petite avait traité son père de la sorte mais la scène l'avait mis en joie. Il l'aimait de plus en plus, cette graine de rebelle, sa Giulia. Rien à voir avec Chiara.

Comment, lui, avait-il pu engendrer une fille aussi morne ? À croire que sa défunte épouse l'avait cocufié avec ce sacristain qui l'entreprenait souvent à la sortie de la messe. Un autre fils de pute, celui-là, avec sa mine de cierge éteint.

Poussant à l'extrême dans le registre de la sainteté, Valeria demanda l'autorisation de sortir de table. D'une main distraite, son père la lui accorda. Flanquée de son cousin Flavio, Valeria se précipita dans les escaliers et écouta à la porte de sa sœur. Aucun bruit. Doucement, elle tourna la poignée et entra.

La fenêtre était ouverte. Giulia avait disparu.

Valeria frissonna de plaisir. La punition de son aînée allait lourdement s'aggraver. Dans son dos, Flavio poussa un cri.

Il brandissait les dessins abandonnés sur la coiffeuse. Reconnaisables : Pietro, les mains sur les oreilles, les yeux fermés ; Valeria, en poupée au col de dentelle, au sourire méchant. Fou de colère, Flavio montra l'une des feuilles : dessus, ses parents vêtus de billets de banque portaient une croix autour du cou et traînaient un cochon par la laisse... qui n'était autre que lui.

— Elle me le paiera !

Giulia n'entendit pas son cri. En contrebas de la maison, près du grand saule, elle nageait à perdre haleine, nue, dans la rivière aux galets blancs. Quoi qu'ils fassent, ils ne lui prendraient ni le soleil ni l'été. Et si son père pouvait la faire taire, il ne l'empêcherait pas de se souvenir de ce qu'elle avait vu.

* * *

*Au même moment, au palais Chigi,
siège de la présidence du Conseil*

Navarra déposa le verre de lait sur le bureau et sortit.

Mussolini écouta décroître les pas de son fidèle *cameriere*. Il n'avait jamais remarqué à quel point tout résonnait dans ce palais. Sans doute était-ce dû à l'inhabituel silence. Une nouvelle langue de feu lui brûla l'estomac. La douleur le cassa sur son siège. Son costume sombre, son col dur lui étaient un silice. Deux mois qu'il en allait ainsi. Depuis, l'enchaînement des événements tenait du cauchemar.

Une fois de plus, Mussolini se maudit d'avoir confié cette mission d'intimidation à ces têtes brûlées de la *tcheka*¹ : Dumini et ses acolytes avaient la lame plus rapide que la réflexion. Si encore ils s'étaient montrés discrets ! Mais ces imbéciles avaient enlevé Matteotti en pleine ville, sous les yeux d'un vieillard qui avait pensé à noter le numéro d'immatriculation de leur Lancia. Un échec sur toute la ligne puisque, en apprenant la disparition du leader socialiste, les députés hostiles aux fascistes avaient décidé de boycotter les séances de la Chambre tant que ne seraient pas dissous la Milice et les organes de répression.

1. Nom donné – en référence à la police politique russe – par Mussolini au noyau initial de la police politique destiné à « accomplir les actes qu'imposeraient les nécessités politiques du gouvernement et du parti fasciste ».